

Le titre est explicité par l'exergue : Hugo, après la mort de Gavroche, « une petite grande âme venait de s'envoler ». Mais on notera la réduction de l'oxymore : aucune grande âme, pas plus que de bons sentiments, ici. On retiendra aussi le passage du singulier au pluriel : ce qui est visé est moins le particulier que le commun, d'où l'omniprésence du « on ». Même si chaque vie est singulière, elle se fond aussi dans une condition, celle du petit peuple, des petites gens. Et l'auteure ne s'exclut pas de cette humanité humble ; aucune position surplombante ; elle est avec, parmi. Je ne sais pas s'il faut pour autant parler d'une « poésie sociale » ; le préfacier, Jean-Pierre Brèthes, s'interroge justement à ce propos. Aucune dénonciation explicitement politique, ce jugement est laissé à l'appréciation du lecteur. Véronique Joyaux en reste à l'évocation du quotidien des humiliés et offensés en silence. Les deux premiers poèmes donnent d'entrée le ton du livre : « S'entrouvre la porte sur le palier / On aperçoit une table deux chaises un buffet / Juste ce qu'il faut / la plage blonde du plancher / On sent une odeur de cire fraîche / de propre / On devine des gestes simples / attentifs / des êtres dignes / dans la rectitude. » « Sur l'écran des images du monde / si loin / si proches / Et puis / des paroles sans fin comme on déroule un fil / Lui dans le fauteuil / Elle devant l'évier le repassage / Une longue patience. » On peut penser, dans cette évocation sans pathétique de l'étroitesse d'une vie, à certains portraits d'ouvriers par Follain, ou à certains habitants de l'immeuble HLM évoqués par Albane Gellé dans *Quelques*. Dans ce quotidien gris, la « couleur puce » de Flaubert, ce qui domine n'est pas la souffrance brutale mais la répétition indéfinie du même et sa conséquence, la lassitude jusqu'à l'épuisement. « Un jour est passé comme un autre / aussi terne et prévisible », « On avance un peu vers le soir / On s'éloigne de soi seulement d'un jour / un espace petit / On est fatigué d'on ne sait quoi. » Mais ces vies toutes pareilles, à la fois dans leur quotidien et entre elles, de même que les passagers d'une rame de métro à 18h00 se ressemblent tous dans leur fatigue, ne provoquent pas de révolte collective. C'est bien davantage la solitude, l'émiettement en mal-être personnel qui dominent, muets, comme dans cette « salle d'attente » page 37. Et il en va de même dans le milieu du travail : « Parfois on voudrait fuir / mais l'on reste là / Il le faut / Il y a le travail / l'usine / les autres / la famille / Mais aussi tout ce bruit qui coupe le souffle / une sorte d'oppression / qui rend plus seul que l'on est avec soi-même. » Cependant, malgré la dominante grisaille de ce qu'il faut bien appeler l'aliénation contemporaine, on peut remarquer, rares mais d'autant plus sensibles, quelques « sursaut(s) de vivre » : ces moments où l'on peut avoir « le sentiment d'être partie intégrante / d'une humanité en marche », les irruptions d'enfance (p38, p61...), l'amitié (p59), la nature (p44, p49)... « Alors on ouvre la fenêtre. » Ce livre a le mérite de donner voix à une détresse ordinaire, normale, si banale qu'on ne la voit plus guère, alors que les « petites âmes » sont bien plus nombreuses que les grandes. A chacun d'en tirer une conclusion politique : résignation ou indignation ?

© Antoine Emaz

Après lecture de ce nouveau recueil de Véronique Joyaux, on pense d'abord à ce qui a dû, nécessairement, précéder les poèmes eux-mêmes : c'est-à-dire à la qualité, à l'intensité de l'attention et de l'empathie de l'auteur à l'égard des êtres qu'elle évoque ici. Les « âmes petites » sont ceux qu'en d'autres lieux de parole ou d'écriture on appellerait les « gens de peu », les « gens de rien », ceux qui souvent existent plus par des chiffres que par des noms dans des fichiers de toute sorte, dans les statistiques et dans nombre d'ouvrages de sociologie. Et dans la vie, dans la rue, ils sont invisibles :

*Ses pas toujours les mêmes
les gestes quotidiens
si infimes que personne n'y prête attention
ne leur donne poids*

Véronique Joyaux, au contraire, leur rend leur épaisseur humaine, leur intériorité, dès le mot central du titre : « âmes ». Puis dans chaque poème, son regard invite le nôtre à explorer la fragilité et la profondeur de cette humanité au fil de scènes quotidiennes.

A la question que J.P. Brèthes pose en ouverture de sa préface : « La poésie sociale serait-elle de retour ? », on peut répondre oui en lisant chacun des poèmes. Le préfacier établit d'ailleurs une filiation entre ce livre d'aujourd'hui et ceux de Hugo autrefois, et la phrase choisie par V. Joyaux pour épigraphe en confirme la pertinence : c'est la célèbre formule par laquelle Hugo concluait l'épisode de la mort de Gavroche : *Cette petite grande âme venait de s'envoler*. Mais contrairement à certains poètes « sociaux », V. Joyaux évite soigneusement les cris de la révolte et tout autant le pathétique. Comme dans le « parti-pris des choses » de Ponge, son « parti-pris des âmes » consiste surtout à les donner mieux à voir, à pénétrer, à comprendre, à travers une sensibilité retenue et une langue dépouillée. Ces choix font à la fois écho et hommage aux vies évoquées :

*On devine des gestes simples
attentifs
des êtres dignes
dans la rectitude*

Chez les « âmes petites », si dignité et rectitude sont des valeurs fortes, elles sont aussi des formes de la pudeur qui masquent la difficulté à être reconnu ou au moins « pesé » dans le monde ; qui masquent aussi la peine à vivre, le manque, l'insatisfaction. Aucune de ces facettes de la condition des humbles n'est occultée par le poète : elle dira aussi bien l'usure, la fatigue (*S'achève une journée lente / On se sent amer / comme vidé*) que l'amertume où s'esquissent des amorces de révolte :

*une rage de vivre qui ne trouve pas d'écho
la certitude que du temps s'est trop perdu
que l'attente est vaine
qu'il s'agit somme toute d'une mort
d'une défaite
et qu'il faut quitter de toute urgence cette parenthèse*

Véronique Joyaux n'oublie pas non plus de donner leur place à des moments où, par la grâce d'une atmosphère, d'une rencontre, d'une communion avec les autres ou d'un mot venu hors du vocabulaire banal, un bonheur fugace, mais poignant surgit :

*Ce mot on ne l'avait pas prévu
Il est venu comme un éclair
après une journée trop lourde
comme une source après la soif
(...)*

*Quelque chose a eu lieu
comme un éclair*

ou :

*Il y a une fête entre amis
Un repas au bord de l'eau
Il y a la tendresse et la bienveillance*

Ainsi, comme l'écrit Georges Bonnet en quatrième de couverture : *les parts d'ombre et de lumière se complètent et s'accordent.*

Cette poésie toute en précision et nuance ne peut qu'inciter le lecteur à changer de regard sur le monde qui l'entoure et à reconnaître une large part de lui-même dans ces autres qu'il ne voyait pas. On peut dire avec Jean-Pierre Brèthes qu'il s'agit d'*un recueil qui réchauffe, qui nous incite, peut-être, à ne plus accepter d'être malmenés par la vie.* Ces grandes « âmes petites » ne s'envoleront pas de notre mémoire car nous y retrouvons les nôtres dans un miroir à peine oblique.

© **Jean-François Mathé**

Quotidien-solitude-vieillesse. L'auteure nous dévoile « les gestes simples/attentifs/des êtres dignes/dans la rectitude », de la petite dame d'en face : « On ne sait rien d'elle on ne lui parle pas/On la croit tournée au-dedans d'elle-même ». Ces hommes à la vie discrète et besogneuse, la lassitude des visages fatigués dans un monde où il y a abondance de paroles vaines. La nostalgie du passé, l'évocation de la vieillesse : « Aller jusqu'à ce point de vivre/où vivre n'est plus rien ».

Une parole tout en retenue. Sensibilité, émotion, tendresse et bienveillance. Une parole chuchotée qui donne voix aux humbles, à leur quotidien, leur « bleu à l'âme », leur cri contenu.

© **Inter CDI**